



CHAQUE ENTITÉ QUI FIGURE ICI DÉFIGURE AILLEURS

SOCIÉTÉ D'OBJETS CARTOGRAPHIQUES

Se réinsérer dans la complexité de la matière et des êtres qui façonnent la matière c'est non plus se poser la question de ce qui fait paysage mais considérer ceux qui font monde.

1. Sur l'exclusion systématique des mécanismes de négociation voir COCCIA E. (2019) « *Gaïa ou l'Anti-Léviathan* », Critique, Éditions de 2019/1 n° 860-86, pp 32-43
2. LATOUR B. (2018) Où atterrir ? Comment s'orienter en politique, La Découverte.

← Carte « Sol » extraite de l'ouvrage « *Terra Forma : Manuel de cartographies potentielles* » © Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arènes, Axelle Grégoire

Depuis le point de vue aérien tous semble stable et sous-contrôle. C'est une vision rassurante, silencieuse et apaisante de l'espace. Le territoire semble parfaitement apprivoisé. Cette vision fabrique des magnifiques cartes que l'on serait capable d'afficher fièrement sur le mur de nos salons, dans les chambres de nos enfants ou même offrir en cadeau à un ami proche. Il s'agit pourtant d'une représentation hantée par les fantômes.

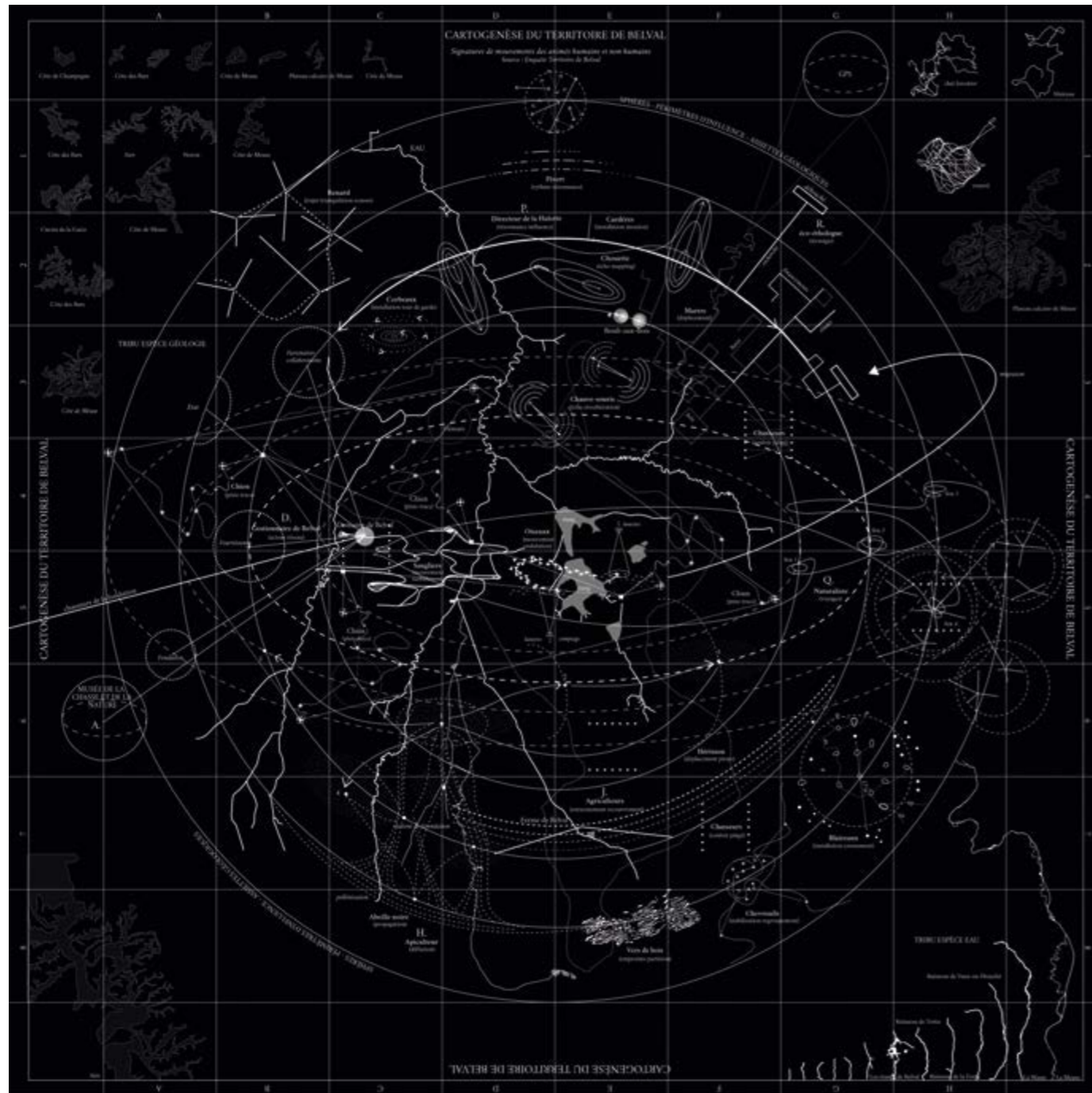
Les cartes ne sont pas innocentes. Elles se tracent par négligence contrôlée pour justifier un point de vue purifié du territoire. Dans leurs faces cachées, elles portent chacune mille fantômes. Une face où l'on découvre à quel point elles sont réductrices, simplistes et incomplètes dans ce qu'elles désignent de l'espace et de ses composants animés et inanimés. À qui la faute ? Comment y remédier ? Le cartographe est alors confronté au même déficit que l'écrivain public au moment de l'écriture des cahiers de doléance en 1789 ; comment prioriser une voix plus qu'une autre ? Comment synthétiser sans prendre parti ? Comment négocier le jeu des échelles ? Comment rendre visible des minuscules entités sans voix, ni droit ? Comment ne pas se perdre dans l'écriture et le dessin par empathie pour les uns ou pour les autres ? D'autant plus qu'il faut dorénavant assumer notre rôle complexe de juge et partie car les humains ont fait irruption dans le consortium des forces qui façonnent la terre. Le changement climatique, les mouvements inédits de la Terre et le sol qui se dérobe sous nos pieds² nous obligent à redécouvrir notre planète que l'on croyait si bien connaître.

Chacun de nos traits, chacun de nos points, chacun de nos mots convoque et rend visible des entités qui peuplent le territoire fabriqué par la carte. Les traits n'indiquent plus l'emplacement des incisions à pratiquer sur la matière, ni la frontière entre les choses. Un muret repéré ici est un trou creusé ailleurs. L'effet des pluies acides ici est lié à des émissions de sulfure ailleurs.

Chaque entité qui figure ici, défigure ailleurs.

Pour dessiner les peuples humains et non-humains qui se partagent le territoire, nous proposons alors de changer de point de vue. Nous proposons de regarder depuis le bas vers le haut. De fabriquer le contre-champ. L'objet cartographique est en fabrication permanente. Elle est la visualisation d'un événement. Cette instabilité que l'on n'attend pas d'une carte est entièrement assumée. Elle doit se mettre à jour, se défigurer et montrer de nouvelles compositions à chaque découverte d'entité impliquée. Elle capte les mouvements et les puissances d'agir des êtres qui la composent. Sa mise à jour dépend de la durée de leurs passages dans le périmètre cartographié. C'est sa capacité de ne rien exclure qui la rend chaotique mais aussi certainement plus réaliste.

— Soheil Hajmirbaba



Notation animée d'un site dans les Ardennes françaises montrant les multiples traces d'acteurs humains et non-humains : leur interaction produit un ensemble territorial distinct. La carte présente un ensemble environnemental en constante élaboration en zoomant sur un moment d'interactions localisées entre acteurs humains et non-humains. Le territoire, loin d'être appréhendé à partir de données inertes, est en fait animé par une profusion d'agentivités, dont la superposition génère une zone dynamique de relations variables et mutuellement déterminées. Les lignes sont les signatures de mouvements des animés qui habitent le territoire. Les trajectoires de

leurs modes de vie ont pu être retracées grâce à une étude ethnographique des acteurs dont les pratiques professionnelles contribuent au maintien des relations écologiques sur ce territoire.

Liste : Le garde forestier, les sangliers, le renard, les scientifiques étudiant les animaux forestiers, les martres, les GPS, le dessinateur et créateur du journal La Hulotte, les graines de cardère, les chouettes, les abeilles et l'apiculteur, les corbeaux, les chasseurs, le réseau hydraulique, les oiseaux migrateurs, le naturaliste, les frères éleveurs, les vers de bois, les blaireaux, les chauve-souris, les pic-vert, les chevreuils, les chiens de chasse,

Cartogénèse du Territoire de Belval
© Alexandra Arènes

Page suivante :
diagrammes réalisés
par SOC

3. POMERANZ K. (2000) *The Great Divergence : China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton: Princeton University Press. Sur l'origine du "phantom acreage": chapitre "Abolishing the Land Constraints". Les hectares fantômes sont les aires d'exploitation des ressources extra-territoriales à un pays qui lui permet de préserver son sol, son écologie, en allant puiser ailleurs ce dont il a besoin pour nourrir sa population.
4. TSING A., SWANSON H., GAN E., BUBANDT N. (2017) *Arts of Living on a Damaged Planet : Ghosts and Monsters of the Anthropocene*, University of Minnesota Press.
5. Bureaux d'Etude, collectif fondé par Léonore Bonaccini et Xavier Fourt > bureaudetudes.org Voir aussi le Médialab de SciencesPo et la Cartographie des Controverses.
6. Construction de l'objectivité dans l'histoire des sciences, voir GALISON, P. et DASTON, L. (2007) *Objectivity*. New York Cambridge, Massachusetts: Zone Books Distributed by the MIT Press. / Construction des cartes à partir d'images satellites, voir KURGAN L. (2013) *Close Up at a Distance*. Mapping, Technology, and Politics, Zone Books.
7. Cosmopolitique dans la science, voir STENGERS, I. (2010) *Cosmopolitics I, Cosmopolitics II*, Minnesota University Press. / en design, voir YANEVA, A. & ZAERA-POLO, A. (2015) *What is cosmopolitical design? design, nature and the built environment*, Routledge.

Nous vous proposons dans ces pages d'explorer quelques-unes de nos expériences de territoires fantômes. Nous aimerions d'abord, pour situer notre propos et le contexte de nos enquêtes, vous proposer trois définitions de territoires fantômes qui sont, pour nous, des références, et les mettre en dialogue avec quelques-unes de nos productions.

1. Les hectares fantômes de Pomeranz³:
Ce sont les territoires de subsistance invisibilisés par la globalisation des échanges de marchandises. Des territoires de production éloignés de notre territoire d'habitat mais desquels nous extrayons nos ressources. Voir *Carte Potentielle du Modèle SOL, Terra Forma, manuel de cartographies potentielles*.

2. Les paysages fantômes de l'Anthropocène rassemblés en récits par Tsing dans *Arts of Living on a Damaged Planet*⁴:
La perte visible, laissant des traces, d'espèces devenues fantômes, et d'assemblages entre espèces rompus. Référence à l'extinction de nos espèces compagnes non-humaines qui maintiennent pourtant nos territoires de subsistance. Voir *Cartogénèse, enquête dans le domaine de Belval*.

3. Territoires fantômes invisibilisés et absents des récits métropolitains. Le blanc des cartes, les espaces qui échappent à la planification. Voir *Shiraz*.
Ce qui est commun à ces trois fantômes, c'est qu'il n'y a pas un «fantôme» de facto, mais qu'un processus d'invisibilisation est (délibérément?) créé. Les stratégies adoptées par Tsing et Pomeranz pour empêcher que ces fantômes nous hantent consistent à réécrire des récits en suivant des acteurs humains et non-humains, à décrypter ces phénomènes. D'autres ont montré comment inclure ces données fantômes dans les cartes⁵.

Comment se rendre à nouveau concerné, se re-sensibiliser, conceptuellement et sensoriellement, vis-à-vis de notre impact sur des territoires éloignés et à l'impossibilité de nous extraire de relations compliquées avec les vivants que la modernité, dans son idéal de Progrès, a eu tendance à effacer? Bruno Latour appelle à une re-description fine de nos terrains de vie (*Où atterrir*, 2018); une autre stratégie pour *challenger* ces territoires fantômes, à entreprendre à échelle individuelle puis à mettre en commun avec ses «voisins», les personnes concernées par les mêmes sujets. C'est une approche qui vise en fait à reconnaître dans un même mouvement son propre terrain de vie et celui des autres, qu'ils soient humains ou non-humains. On pourrait aussi rephraser ainsi: rendre vivants nos territoires. Ou, pourrait-on aussi dire, superposer les fantômes de Tsing et de Pomeranz: considérer le sol *plus (en addition de)* ses vivants sans ne plus pouvoir dissocier l'un de l'autre (*Terra Forma*, 2019).

Nos méthodes sont des procédés d'inscriptions, que chacun appellera des cartes, des diagrammes ou des schémas. Leur objectif est d'enregistrer ces traces et micro-récits épars qui nous sensibilisent aux multiples attachements que l'on a *avec et à l'intérieur* d'un territoire et qui, plus encore, le définit.

En tant que praticiens, architectes urbanistes, architectes paysagistes et cartographes, nous tentons

d'ajouter nos contributions expérimentales. Nous expérimentons à plusieurs, avec des sociologues, des habitants, des scientifiques du système Terre, des artistes, des chasseurs, des historiens des sciences, des arbres, des naturalistes, des philosophes, des metteurs en scène, des oiseaux, et d'autres. Étant pragmatiques, nous ne pouvons pas généraliser une procédure sur un territoire, chacune doit être élaborée sur-mesure, selon et avec les acteurs, les collaborateurs, et les entités à tracer. C'est le travail de détection qui importe d'abord. La visualisation est un outil de retranscription synthétique, à actualiser continuellement selon les le traitement des données de l'enquête. La particularité de ces visualisations, cependant, est qu'elles tentent de ne pas enlever l'agentivité (c'est-à-dire le pouvoir d'agir, d'influencer, de faire bouger) des acteurs et des relations dont elles se font l'écran. Enregistrer nécessite d'interpréter. Ces cartes ne sont pas moins objectives que les cartes traditionnelles avec leurs conventions de légendes et leur objectivité revendiquée⁶. Seulement notre point de vue n'est plus aérien mais 'terrien', depuis le sol. Cette perspective, plus compliquée, plus ramifiée, mais aussi plus cosmopolitique⁷, car n'excluant *a priori* aucune entités candidates à la parole dans l'arène politique, nécessite un nouvel *appareillage* d'inscription, un nouvel outillage dont nous n'esquissions aujourd'hui que les contours.

— Alexandra Arènes

DÉFINITIONS

Les fantômes du paysage, une définition augmentée.

En addition des premières définitions avancées plus haut, nous avons fait appel à quelques-uns de nos coéquipiers de projet, avec qui nous travaillons plus ou moins régulièrement, qu'ils soient écrivains, artistes, architectes ou paysagistes. Sans autre consigne ni cadrage, nous leur avons posé la question: *Qu'est-ce que, pour vous, un paysage-fantôme?*

Rassemblés ainsi dans un workshop virtuel, ils ont contribué à poursuivre avec nous cette exploration descriptive de la notion de «paysage-fantôme de l'Anthropocène» en l'ouvrant à d'autres champs disciplinaires.

Il s'agit en effet de dessiner et d'écrire par strates. Dans un mouvement inverse à celui de la dissection analytique, cet exercice permet, par la multiplication des voix, de recomposer les contours complexes de notre réalité; pour une re-pixellisation du monde. L'homme et le territoire sont ici un seul et même objet-réseau-récit que l'expérience nous amène à devoir déchiffrer. Ainsi chacun est un agent-expert.

Cette méthode nous invite à accepter mais surtout à assumer la part de subjectivité dans la représentation du territoire et dans sa définition. Passer du point de vue qui se fait oublier au point qui se revendique comme créateur d'espace.

Cette posture est d'autant plus nécessaire que le terme «fantôme» convoque des imaginaires protéiformes qui nous font parcourir des degrés d'invisibilité: de l'image-souvenir ruiné par la crise au chaos voilé par une clef de cryptage humaine.

—Axelle Grégoire

Matthieu Blond — Architecte-performeur
Créateur de *Journal* (revue immatérielle sur la performance)

«Un paysage fantôme est un paysage qui s'est déposé dans notre mémoire et notre corps. Il peut refaire surface en lien avec certains sens (le goût, l'odorat, le toucher...). Il fait toujours référence à un espace-temps précis qui a déjà été ou sera.»

Lea Habourdin — Artiste-Photographe
Directrice de la maison d'édition Mille Cailloux

«Tu es sortie, enfin, puisque depuis trois jours la vue de la fenêtre ne te montrait plus rien qu'un voile opaque presque jaune. Tu as poussé la porte en bois, ni froid ni chaud, l'air était respirable mais sans odeur et devant toi on ne pouvait pas dire que l'horizon avait disparu. Était-ce le brouillard ou tes yeux qui n'y croyaient plus? Il t'a semblé voir une falaise, un lac, des collines, une forêt, un désert, ou plutôt tu a aperçu le souvenir que tu en avais.»

Eleonora Schiavi — Architecte-chercheuse
Thème de recherche: Archéologietoxique-
Détoxifier, Détoxiquer, Recycler le paysage en ruine

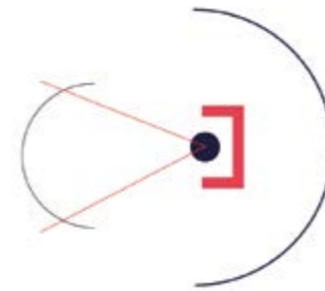
«Le paysage-fantôme est un territoire de signes à l'existence invisible (courbe des vents, etc...) qui transforme ce que nous pouvons vivre par l'expérience. Il est un imaginaire fictif qui s'exprime par ces signes. Il peut aussi faire référence à un passé. Il est alors projections présentes et futures d'un temps et d'une fonction qui n'existe plus. Nous pouvons le vivre mais nous ne pouvons pas le percevoir en entier.»

Laurent Kloetzer — Auteur de Science-fiction

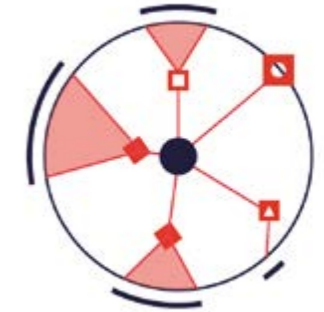
«Des paysages laissant apparaître pour qui sait les lire des traces de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils auraient pu être par la main de l'homme. Les usines disparues, les forêts qu'on croit naturelles mais qui sont l'œuvre d'un entretien constant, les rivières qu'on aurait pu réaménager mais qu'on a laissées dans leurs cours canalisées, les éoliennes géantes qu'on aurait pu installer/qu'on installera/qu'on installera peut-être pas sur le sommet.»

Bertrand Vignal — Architecte-paysagiste
Associé co-fondateur de l'agence BASE

«Contrairement au paysage productif intégré au récit métropolitain et donc à l'imaginaire collectif, le paysage-fantôme échappe à la représentation. Reliquat de la planification, c'est le paysage de l'entre-deux, du péri, du second plan dans les opérations d'aménagement...qui souvent lui tournent le dos. À le laisser exister entre, il devient paysage de premier plan, paysage en attente de la métropole en devenir. En effet, il peut être un gisement pour son développement. Un gisement dont il faut exploiter l'identité embryonnaire pour la mettre en récit avec le reste de la métropole.»



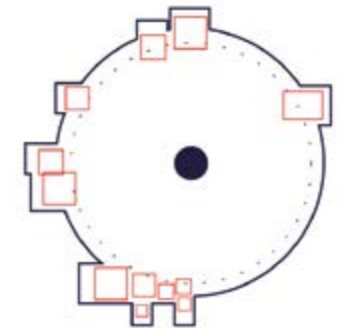
Léa Habourdin -
Extraction forcée, une relation atrophiée au territoire. Ce n'est pas seulement le paysage qui est en ruine mais notre relation à lui.



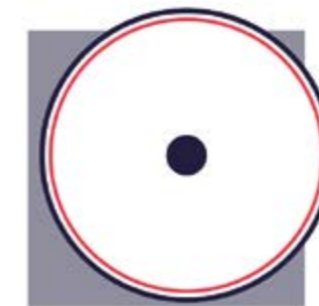
Éléonora Schiavi -
Paysage crypté, monde parallèle, dont la clef de lecture ou le portail d'accès est soit hors échelle soit hors de temps



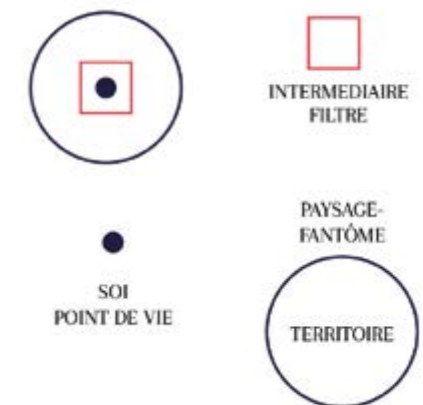
Matthieu Blond -
Le corps comme réceptacle et conducteur du paysage fantôme.



Laura Kloetzer -
Paysage-artefact façonné par l'humain mais vécu comme réalité non-humaine.



Bertrand Vignal -
Réservoir fictionnel et élargissement des récits fondateurs de la planification.



BACK TO EARTH

Bruno Latour et Frédérique Aït-Touati nous ont invités à participer au projet *Back to Earth* pour tester l'hypothèse suivante: et si la Terre était une planète inconnue, qu'il faut à nouveau explorer, découvrir, décrire, cartographier? Nous avons commencé le travail en organisant des ateliers avec les adhérents du Centre Pompidou. Il s'agissait d'expérimenter une autre manière de décrire notre terrain de vie, en dessinant collectivement la carte du «terrestre». C'est une carte que nous commençons juste à dessiner, pixel par pixel, et qui sera construite tout au long du processus de recherche et de création de la pièce. Le but de ces ateliers est de fabriquer collectivement une carte basée sur des témoignages de relations et de liens aux autres vivants: on essaye de mieux comprendre ce qui définit matériellement et physiquement notre terrain de vie. C'est un exercice biographique et cartographique, mais aussi intime et thérapeutique. On tente de révéler des liens d'attachement, d'affinité et des relations parfois vitales aux vivants ou aux choses qui ont été vivantes. On s'intéresse à des liens qui peuvent paraître anecdotiques, mais qui sont en fait le tissu des terrains de vie. Les cartes présentent des histoires issues de ces ateliers, elles racontent un attachement, un lien de dépendance ou de subsistance que les participants entretiennent avec un être vivant non-humain. Dans la plupart des récits, ces relations font apparaître un réseau de liens complexes et entrelacés, elles révèlent un territoire. On voit apparaître des espaces de cohabitation, de friction, des aires partagées, des enveloppes thermiques, domestiques ou bien des zones d'évitement, des zones de conflit, des liens de subsistance...

Une personne était très attachée aux *arbres creux*, un lien qu'elle entretient depuis son enfance. Elle y prend refuge. Elle les suit. Elle les appelle ses amis, elle en connaît plusieurs. Elle décrit alors ce qui se passe à l'intérieur, elle partage cet espace avec d'autres vivants pour qui c'est un espace de subsistance: des insectes, des vers, même une buse dont elle prend la place quand elle n'est pas là. Elle décrit ce qu'il y a au pied de l'arbre, des champignons et de la mousse. Des formes de vie ici et là. Elle connaît aussi l'ennemi d'un de ces arbres, c'est un agriculteur qui a fini par le couper pour étendre son domaine viticole. Elle milite pour sauver ces arbres creux. Quand elle raconte cette histoire, quelqu'un dans la salle parle de l'agriculteur qui lui aussi a besoin de ce terrain pour y travailler. Une personne propose qu'on reconnaisse l'arbre et qu'on lui donne des droits.

Une autre personne parle du *café*, pour elle c'est un lien de subsistance. Elle ne connaît pas grand chose à son sujet mais a une relation très poussée avec lui puisqu'elle l'ingère. Elle ne sait pas par qui et comment est cultivé son café ni ce qu'il traverse. L'exploitation du café pose question mais pour elle, boire son café c'est vital. Elle poursuit: «*je suis une étoile dans l'univers de café, un point de rencontre entre une graine et mon café du matin*».

Il y a beaucoup d'inconnus, beaucoup d'invisibles dans sa relation, mais la personne est consciente qu'il s'agit d'un réseau très étendu dont elle n'est pas le centre. Elle nous explique que ce décentrement est important, que selon le cadre de référence que l'on prend, la vision sur le monde peut changer. Le café c'est aussi le goût d'un terroir, on peut cartographier les territoires par les goûts. Sans connaître le territoire mais en connaissant le café d'un terroir.

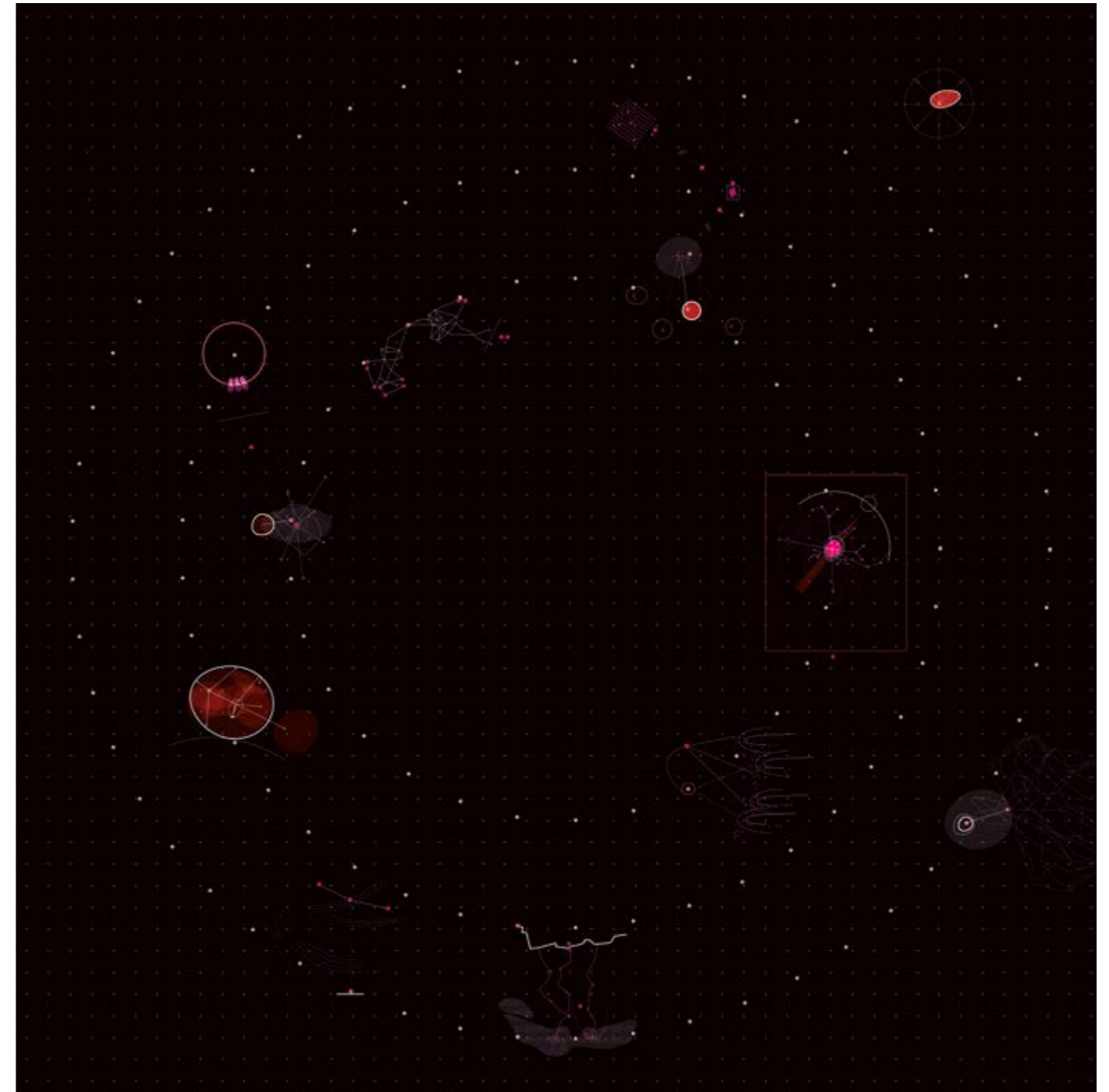
Une autre personne n'aime pas particulièrement les *abeilles* mais s'y est fortement attaché. Ses parents à la retraite sont devenus apiculteurs. Peu à peu elle a appris à les apprécier parce que ces abeilles ont re-tissé des liens familiaux, la relation entre parents et enfants, par l'apprentissage du vivre avec les abeilles. Les ruches et les abeilles maintiennent leurs terrains de vie partagés. Il craint les abeilles, les abeilles ont même un jour attaqué un des voisins et ont piqué toute une famille. Depuis, ses parents ont déplacé les ruches dans un endroit sans voisins. Lui par contre a poursuivi l'expérience de ses parents dans son contexte professionnel et a réussi à faire financer l'installation d'une ruche dans le centre social où il travaille. Ils produisent du miel au pied des immeubles dans le jardin public. Il s'est dit que comme les abeilles ont fait du bien à sa famille, à lui, elles pourront aussi sans aucun doute faire du bien aux enfants du centre.

— Alexandra Arènes, Axelle Grégoire, Soheil Hajmirbaba

s-o-c.fr/index.php/object/back-to-earth/

→ Carte «*Back to earth*» représentant les interactions des différents points de vue explicités à la page suivante

© Alexandra Arènes, Axelle Grégoire, Soheil Hajmirbaba



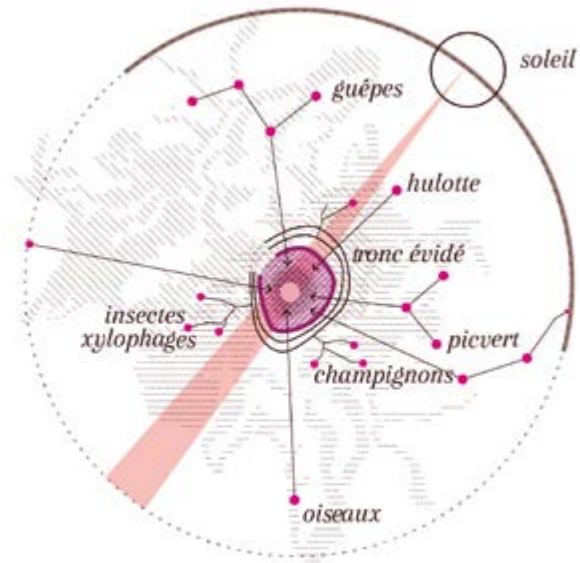


Figure Arbre-creux

- Abris - subsistance - cohabitation
- Le mythe de la nature nourricière et protectrice
- Révélation des invisibles
- Ancrage et habitat multi-espèces
- Reconstitution des relations
- Réseau en intensité (à l'intérieur de l'arbre)

Figure Cerisier

- Cohabitation - Zone de négociation - Ambassadeur - Nature en ville
- Deux types de relation : cohabitation avec une espèce (oiseaux) / conflit avec une autre (lierre)

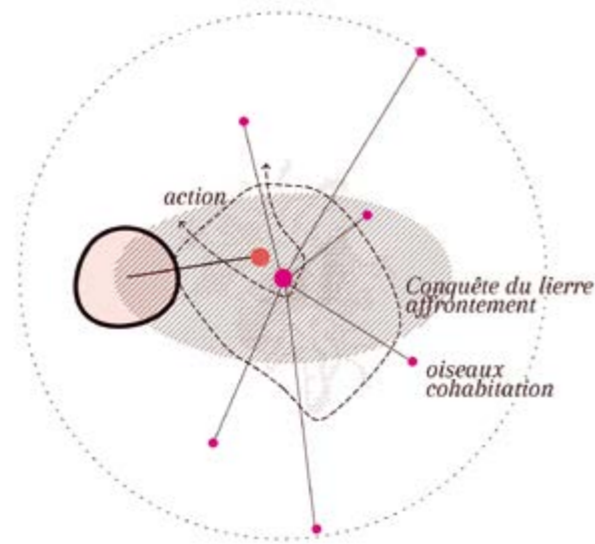


Figure Tortue

- Domestication / Adoption - Co-apprentissage - Co-évolution du territoire de vie
- Domestication comme création d'enveloppes thermiques pour protection du vivant (modulation des températures de l'habitat et évitement des terrains ennemis i.e. non favorables à l'espèce en question)

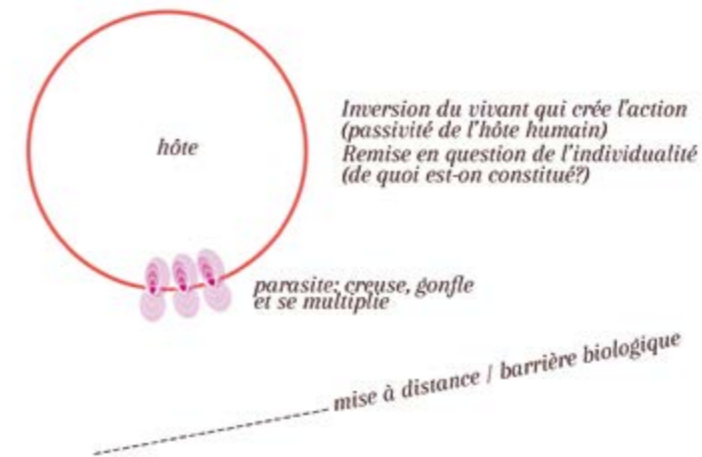
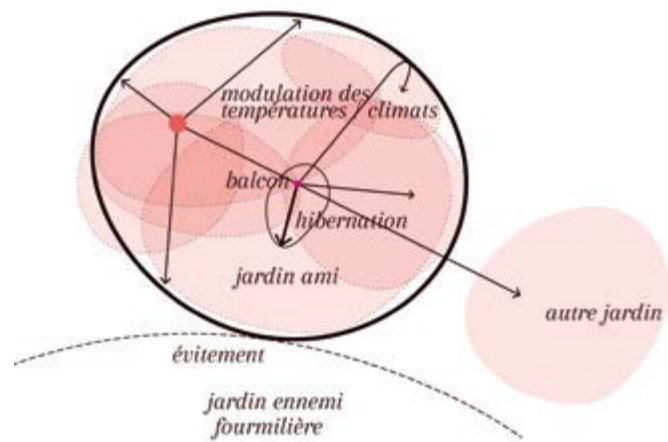


Figure Virus

- Parasitage - Hôte - Microcosme - Corps comme écosystème
- Modifie les relations avec sa propre espèce : oblige à une distance avec un autre être humain

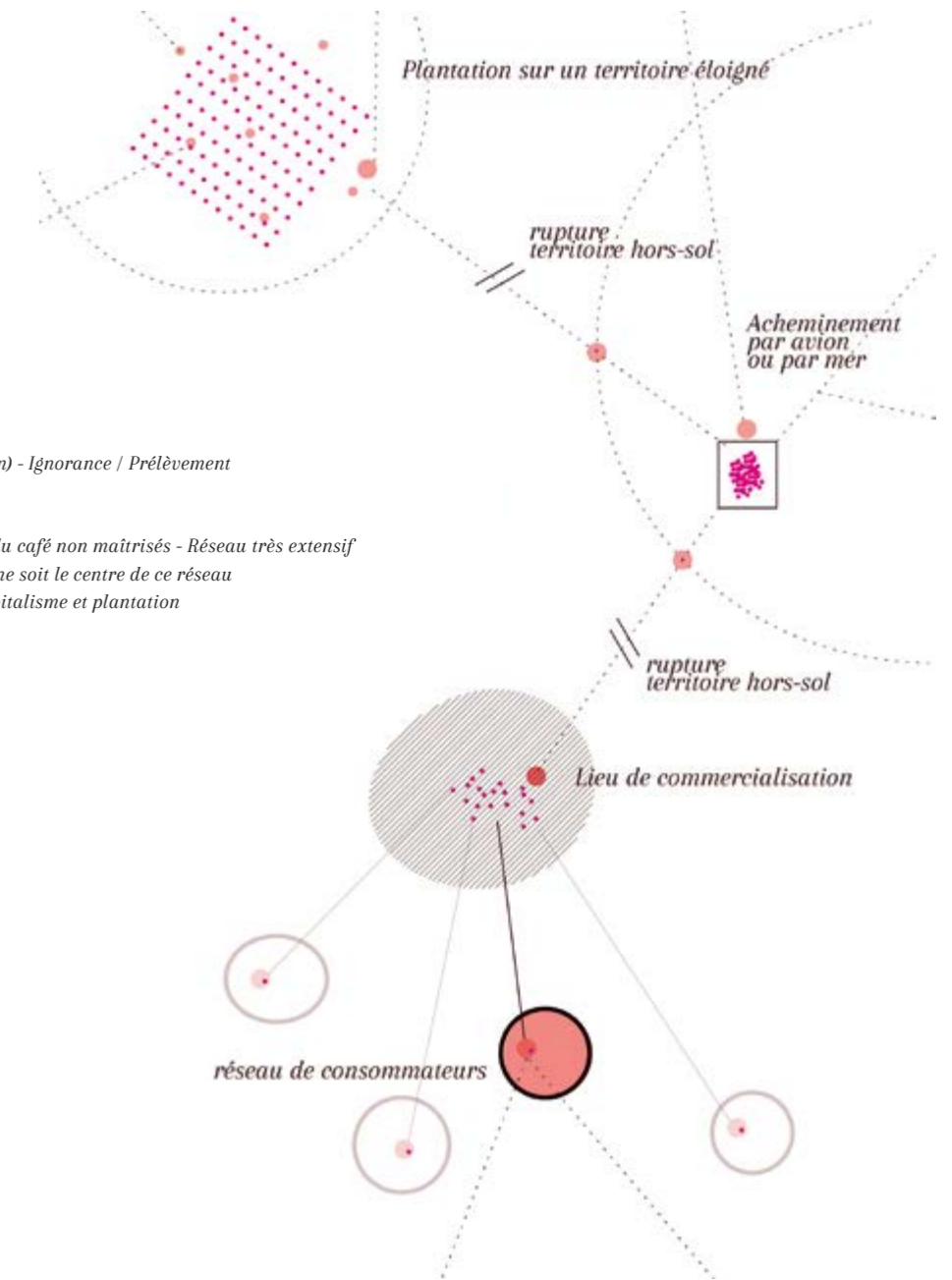


Figure Café

- Transformation (alimentation) - Ignorance / Prélèvement
- Gestion de la ressource
- Décontextualisation
- Terrain de vie et trajectoire du café non maîtrisés - Réseau très extensif sans que mon terrain de vie ne soit le centre de ce réseau
- Relations de dépendance capitalisme et plantation

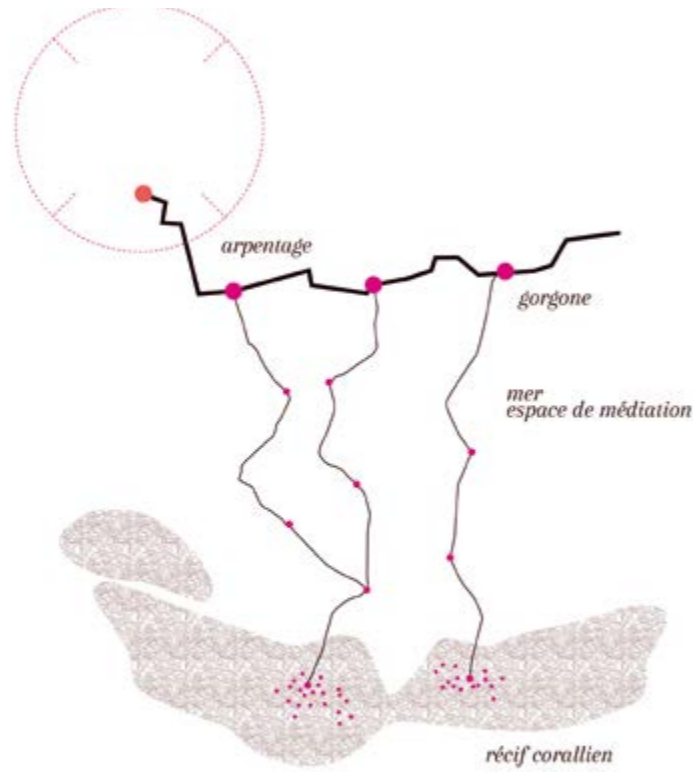


Figure Gorgone sous-marine

- Identification - Inspiration - Collecte / Cueillette / Prélèvement.
- Arpentage sans ancrage. Espace de médiation fluctuant (la rencontre n'est pas sûre, liens fragiles)
- Détachement récif corallien - le vivant arrive "mort" sur la côte: marqueurs de crise environnementale

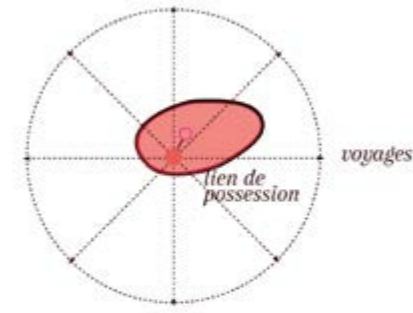


Figure Graine

- Extraction - Capture - Transformation (artefact)
- Vie potentielle mais qui ne se développera jamais - Hors-sol
- Métaphore: reproduction virtuelle du mouvement de la graine

Figure Renard

- Co-présence avec rencontre fortuite - Mise à distance - Nature en ville - Friction entre deux mondes
- Relation au sauvage: reconnaissance brève d'un territoire que pourtant l'on partage mais qui reste la plupart du temps invisible

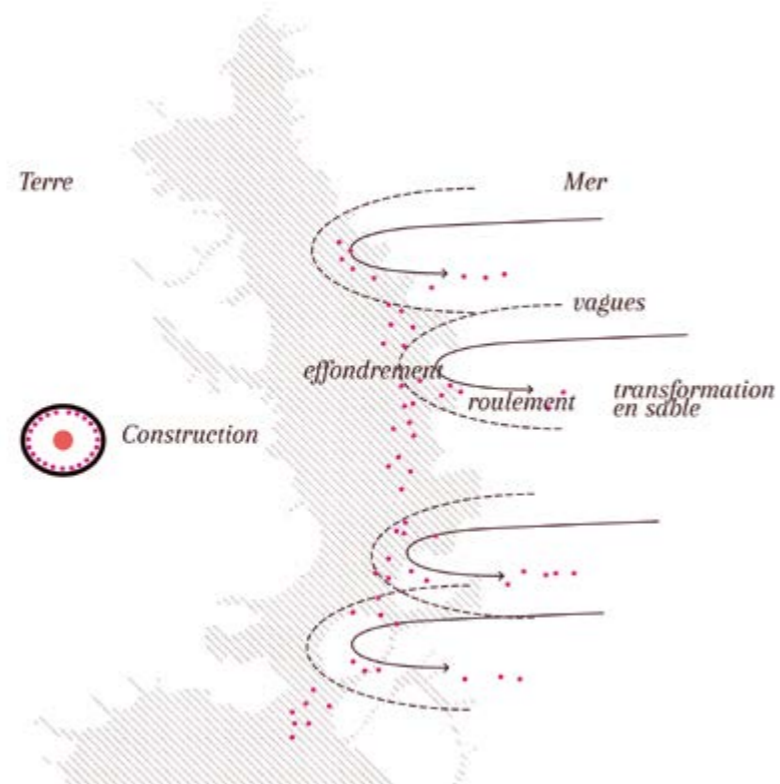
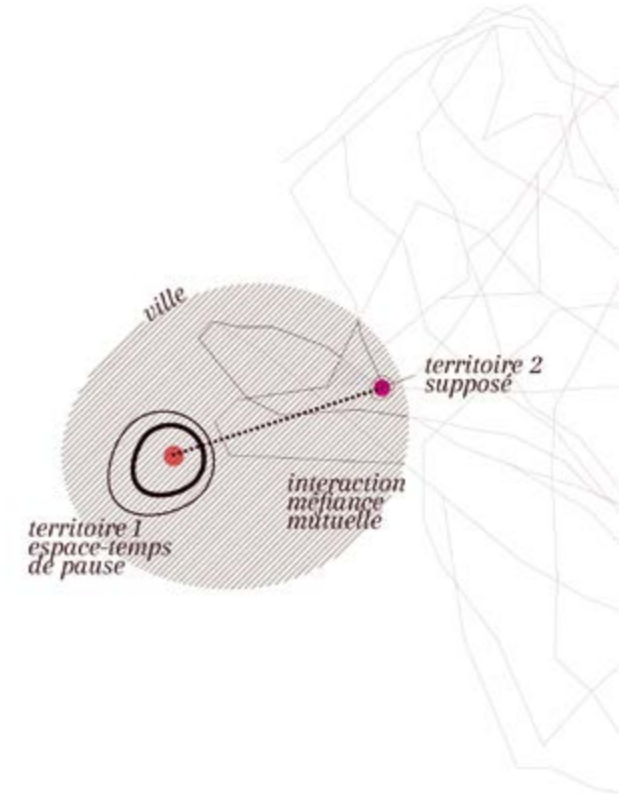
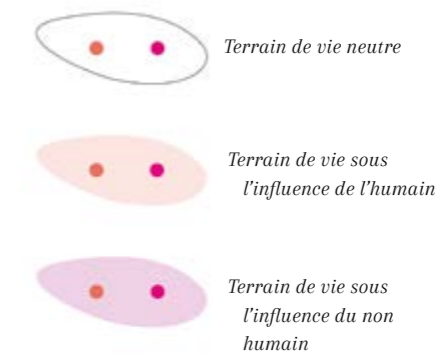
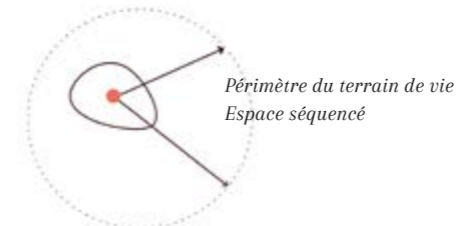


Figure Galet

- Transformation non-humaine - Rapport au sol - Crise
- Reconnaissance des cycles temporels des matériaux
- Protection d'un territoire menacé de disparition à cause de la montée des eaux
- Pression anthropique

Points de vie

- Points de vie de l'humain
- Points de vie du non-humain
- Autre point de vie de l'humain ou du non humain qui interfère dans la relation



Relations

- - Relation indirectes
- Relation physique directe

SHIRAZ

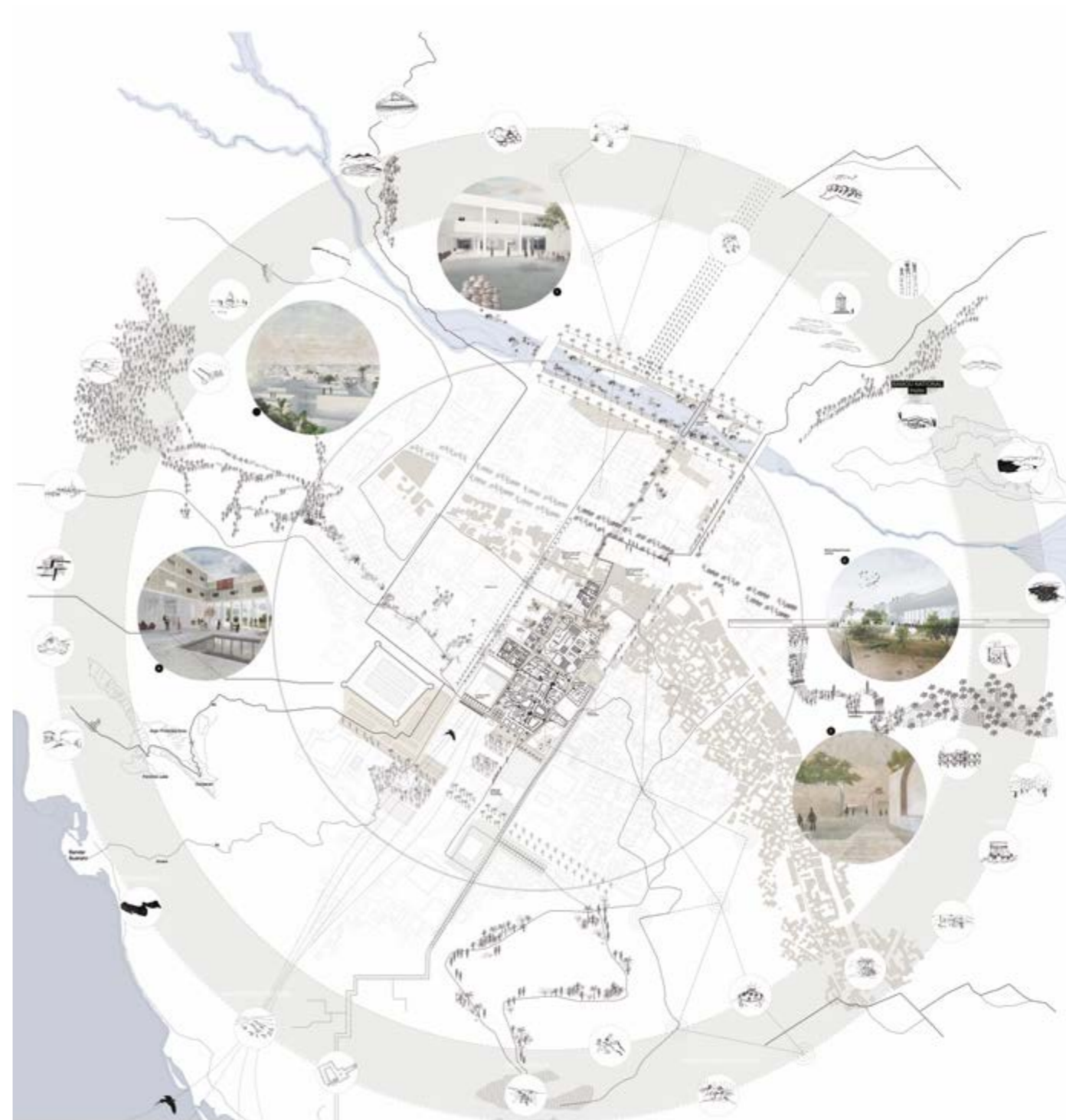
Le site de projet est éteint, il est une enclave désarticulée, un sol en arrêt cardiaque. Nous avons mené notre enquête dans les périphéries ce qui pourrait le ranimer par greffe. Ce qui va le faire revivre ce n'est pas un dessin formel ou un tableau de surfaces, mais un nouveau récit du territoire. Un récit dans lequel les protagonistes sont les entités qui font territoire, ce territoire. Nous nous sommes intéressés aux choses particulières, effacées, écartées de force et oubliées. Nous pouvons les appeler ici les esprits des lieux. Ces fantômes auxquels nous sommes attachés par liens d'affinité, par liens de dépendance mais aussi par des liens vitaux.

Il y a une légende en Iran à propos de la construction de la société. La légende dit que 30 oiseaux recherchaient séparément un représentant à qui se fier, un Dieu. On leur dit d'aller sur une montagne au sommet de laquelle ils allaient trouver réponse. Ils s'y rendirent et se retrouvèrent en cercle les uns en face des autres. Leur représentant recherché, c'étaient eux tous, c'était leur assemblée. Ce récit est très proche de la théorie sociale de Dewey, philosophe pragmatique américain du début du XX^{ème} siècle à propos de la constitution d'un public (le public et ses problèmes): il n'existe pas d'organisme social défini a priori mais il s'agit toujours d'une somme d'individus qui décident ensemble de faire public – on peut ajouter: que ces individus-entités soient humaines ou non-humaines.

Pour programmer le site, nous avons mis en pratique ce récit, combiné à la théorie de l'acteur-réseau pour laquelle ce qui fait territoire n'est pas le fruit de délimitations géographiques mais de l'extension des entités qui contribuent à l'identification du territoire ainsi qu'à la chaîne des intermédiaires qui relient ces points plus ou moins éloignés. La *travel map* de Shiraz est une combinaison entre des chemins et des réseaux qui nous relient aux entités hétérogènes du territoire que nous avons trouvées. Nature, culture, géographie, Histoire, coutumes, savoir-faire, eau, espace, matière, végétaux, fêtes, réseaux sociaux, ...

Le lac de Maharlu, le massif de Dena, les vendeurs ambulants du thé, Ispahan, Khoshk Roud (rivière), les passages du bazar, les vignes, les traces archéologiques, Saadi (poète Shirazi du XIII^{ème} siècle), les enclos, le bois utilisé pour fabriquer les instruments de musique, le frappeur de pièces, les musiciens, les routes des nomades, le théâtre de rue, Persépolis, les constructions en terre, les orangers, les limonières, le qanat, les tisseuses de tapis, Hafez (poète Shirazi du XIV^{ème} siècle), le Golfe Persique, les oiseaux migrateurs et leurs terrains de vies, le feu sacré des zoroastriens, Boroueeyeh et Isar (refuge de faune sauvage), le Parc National de Bamou, le lac de Bakhtegan, La Chah-Tcheragh (mausolée), le réseau des minaret, le cuivre, les vergers.

— Alexandra Arènes, Soheil Hajmirbaba, RIO, Mina Saïdi, Sabat



« Travel map » de Shiraz
© Alexandra Arènes, Soheil
Hajmirbaba, Charles
Daubas, Pierre Bailly